

CAROLE DECLERCQ

Les heures **HOSTILES**



La saga des désobéissantes

- TOME II -

● Roman
EYROLLES

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2023
ISBN : 978-2-416-00924-2
Composé par Patrick Leleux PAO

CAROLE DECLERCQ

Les heures hostiles

La saga des désobéissantes

Tome 2

● Roman
EYROLLES

LES DÉSOBÉISSANTES

Une saga romanesque au cœur de la Seconde Guerre mondiale

Vaste fresque de l'Europe prise dans la tourmente, la saga des désobéissantes nous plonge dans les années sombres qui ont marqué notre histoire.

Deux jeunes Françaises, liées par une amitié indéfectible, tentent de se frayer des chemins d'émancipation dans une société bourgeoise traditionnelle. Elles expérimentent les joies et les inévitables désillusions de l'amour, alors que grandit la menace d'une guerre ouverte. D'abord innocentes, Pauline et Nathalie sont bientôt contraintes d'aiguiser leurs regards et leurs opinions sur les événements qui se jouent à leurs portes. Pour se créer une vie neuve, apprendre à aimer et protéger les leurs, elles devront redoubler d'audace et de courage.

De la trahison de Munich aux ruines de Hambourg, des routes de l'exode à l'Occupation, Carole Declercq éclaire de l'intérieur le combat au jour le jour de femmes en quête d'indépendance.

*Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et la
bataille!*
*Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons, à
celui des heures du jour et de la nuit,*
*Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines un sang brûlant de
salpêtre et de haine.*
Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent
*Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville et la
campagne*
Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.

Robert Desnos, *Ce cœur qui haïssait la guerre*, 1943.

Première partie

novembre 1938 - septembre 1939

1

Pontoise, le 12 novembre 1938

IL N'Y AVAIT PAS EU ASSEZ DE CHAISES pour accueillir les participants qui avaient afflué dans la salle des fêtes de Pontoise et beaucoup se tenaient debout ou s'adossaient aux murs. Malgré le froid, le service d'ordre maintenait les portes battantes ouvertes pour renouveler l'air surchauffé.

C'était à qui lèverait le poing le plus haut et cette marée montante de faces exaspérées, de bras dressés, de chapeaux agités avec véhémence, avait quelque chose d'exaltant. Il était seize heures. Jacques Duclos, secrétaire du parti communiste et vice-président de la Chambre des députés, venait de quitter la tribune après avoir littéralement incendié sur leurs décrets-lois criminels Édouard Daladier, le président du Conseil, et Paul Reynaud, le ministre des Finances.

Sous couvert d'économies, on voudrait licencier cent mille cheminots ? Ce sont les masses laborieuses qui feront les frais du diktat de Munich. On parle de réévaluer le stock d'or de la Banque de France. Vous savez ce que cela signifie ? En clair, les prix vont augmenter. Les sacrifices sont toujours pour les mêmes. Restons unis dans l'adversité, camarades ! Malgré les attaques incessantes, le parti communiste restera attaché au Front populaire. Nous ne céderons pas d'un pouce sur le terrain.

Marcel Cachin, le directeur de *L'Humanité*, s'avança. Il serra la main de Duclos avec chaleur et annonça l'orateur suivant. C'était un jeune homme grand et blond qui patientait dans une coulisse improvisée avec un rideau. Il s'avança avec détermination dans la lumière. Il ne tenait aucune note. Une onde d'impatience circula. Elle partit du fond de la salle où des jeunes gens qui discutaient des manifestations du onze novembre se turent aussitôt et dressèrent l'oreille puis elle remonta la travée pour s'échouer au premier rang : il était composé d'un mélange bigarré de vieux ouvriers et de pimpantes étudiantes de l'Union des jeunes filles de France.

Bertrand Tardieu, à son habitude, délaissa la tribune et s'immobilisa au bord de l'estrade. Il promena son regard sur l'assemblée, attrapant au vol, sans le voir, un visage puis un autre. Cela dura jusqu'à ce qu'un raidissement de tout son corps indique qu'il allait prendre la parole.

— Neuf synagogues brûlées. Des magasins dévastés. Des jeunes gens des Jeunesses hitlériennes, des membres des sections d'assaut, des gestapistes déguisés en civil pour faire croire qu'il s'agit là d'une initiative du peuple allemand, frappent, cassent, volent, terrorisent. Ils sont armés de marteaux et de barres de fer. Ils démolissent avec une fureur aveugle. Les chiens sont lâchés, camarades, et ceci n'est qu'un prélude.

Il souleva une main et la promena sur un horizon imaginaire fait de sinuosités, d'obstacles, de contrariétés à n'en plus finir.

— Tout ceci se passe à quelques centaines de kilomètres de chez nous.

Il fit une pause volontaire. L'assemblée retint son souffle pour se représenter l'océan de dévastation en question et la capacité de la France à le contenir en cas de débordement. L'image était forte. Le III^e Reich, comme prévu, avait exploité

la mort du diplomate von Rath, à Paris, le neuf novembre dernier, pour parachever son œuvre de persécution antisémite.

— Heureusement il existe sur cette terre des personnes de bonne volonté pour passer outre les errements lamentables de notre gouvernement, son incapacité à dire non à Hitler et sa tendance à lui passer tous ses caprices.

Il se mit à marcher de long en large. Sa voix se fit calme, posée, presque pédagogique.

— Hier, camarades, j'étais à la salle Pleyel avec Maurice Thorez et plus de deux mille délégués venus de toute la France. Les amis de la Paix et de la Liberté sont venus nombreux. Hier, un grand congrès nous a réunis dans un esprit de communauté qui me fait dire qu'aujourd'hui le Front populaire n'est pas mort !

L'assemblée relâcha dans une seule expiration l'angoisse qu'avait fait naître l'évocation des exactions allemandes. Les sourires renaquirent, des étoiles allumèrent les yeux.

— Le Front populaire n'est pas en faillite, poursuivit Bertrand d'une voix sonore. Le gouvernement de Daladier veut le saborder volontairement. En faisant participer les masses laborieuses à l'effort de guerre avec toujours plus d'impôts, toujours plus de jours ouvrés, de congés rognés. Cependant, moi, hier, j'ai entendu parler de justice et d'égalité. Justice sociale. Égalité des classes et des races. Et mon cœur a vibré. Voilà le seul fondement durable d'une société harmonieuse.

Il se pencha. Il avait un beau visage. La régularité de ses traits était accentuée par un air d'intransigeance persistant : on aurait cru le masque de marbre d'un tribun de la République romaine. Dans cette rigidité, seuls les yeux, d'un bleu de myosotis, apportaient un peu de douceur mais leur éclat était souvent dur et sévère.

Deux ou trois jeunes filles au premier rang frémirent tandis qu'il faisait le compte-rendu détaillé du meeting de la veille à la salle Pleyel. Il leur donnait l'impression qu'il ne s'adressait qu'à elles alors que son regard ne les voyait même pas. Déjà, sa voix s'acheminait vers l'épilogue en prenant une intonation exaltée :

— Nous autres, communistes, avons l'amour de notre pays. Pour conclure mon intervention et avant de céder la place au camarade Prachay...

Il se tourna vers la coulisse où le député de Pontoise patientait avant de prendre son tour à la tribune.

— ... je voudrais vous parler du mot *courage*.

Il dressa un index frondeur.

— Il est plus que jamais nécessaire d'en avoir car il n'y a jamais eu autant d'ennemis de la liberté et du progrès humain. En Allemagne, en Italie, en Espagne. Ici même *en France* ! Travailleurs du monde entier, unissons-nous.

Il porta brièvement la main au cœur puis brandit le poing. Les bravos crépitèrent. La salle s'emplit d'un grondement sourd fait d'applaudissements et d'éclats de satisfaction. Quelqu'un entonna un début d'*Internationale*.

Longtemps cantonné aux allocutions destinées aux lycéens et aux étudiants, Bertrand Tardieu, lui-même étudiant en droit et membre du bureau national de la jeunesse communiste, venait d'acquérir, en faisant avec fougue le récit du congrès de la Paix et de la Liberté, une envergure d'importance nationale.

Il rejoignit dans la coulisse deux de ses amis, Philippe Saulnier, un jeune assistant de recherches du musée de l'Homme et sa compagne, Carine Adanson, qui lui pressa le bras avec enthousiasme.

Bertrand enfila son blouson. Sa chemise était trempée au niveau des aisselles. Son front était en sueur.

— Tu ne restes pas ? s'étonna Philippe. Danielle a proposé qu'on aille dîner à la Brasserie alsacienne. Entre jeunes.

Le jeune homme ferma un œil sur deux et gémit.

— J'ai un devoir à rendre pour lundi. Je pensais le commencer ce soir.

Carine insista :

— On pourrait filer après l'intervention de Prachay. Si on commence à dîner tôt, on ne devrait pas terminer tard.

Bertrand passa une main en peigne dans ses cheveux et s'étira, indécis. Puis il soupira.

— Bon, d'accord pour Chez Jenny. Mais je ne reste pas plus d'une heure ou deux. On se rejoint directement à République.

Il fila.

— C'est sûr qu'une choucroute n'est pas très appropriée ! s'exclama Laurent Casanova en levant sa chope de bière. Surtout après la brillante introduction du camarade Bertrand sur les exploits de nos voisins.

Tous éclatèrent de rire et, prenant leurs verres, trinquèrent à la santé du jeune homme qui s'était installé en bout de table entre Danielle Casanova, l'épouse de Laurent, et une blondinette qui mangeait avec un appétit de fort des Halles. Son assiette de choucroute ne lui avait pas suffi. Elle sauçait sa moutarde à grand renfort de pain. Bertrand, amusé, la regarda faire un moment avant de pivoter vers Danielle.

La directrice de l'Union des jeunes filles de France, mouvement qu'elle avait créé quelques années plus tôt, s'appelait en réalité Vincentella. Elle était née en Corse, à Ajaccio, dans une famille d'instituteurs qui avaient la république et la laïcité chevillées au corps. *Lella*, comme l'appelait Laurent, son mari,

le secrétaire de Maurice Thorez, avait maintenant une trentaine d'années. Après plus de dix ans de militantisme actif dans les rangs du parti communiste, elle restait passionnée. Elle avait le verbe haut, l'air audacieux, le regard vif et chaleureux.

— Dis, tu nous as fait peur avec ton coup de mou du mois dernier, fit-elle à l'adresse du jeune homme en se penchant discrètement vers lui.

Bertrand haussa les épaules.

— Oui. La quatrième année de droit, ce n'est pas simple. Tu sais ce que c'est. On a l'impression que les études ne s'arrêteront jamais.

Danielle hocha la tête, compréhensive. Elle avait elle-même fait de longues études de dentisterie.

— Et mes parents sont du genre casse-pieds, ajouta Bertrand. Mon père devient grincheux avec l'âge. Ceci expliquant cela, j'ai eu une petite baisse de régime. Mais j'ai pris sur moi. Ça va mieux maintenant.

Il se frappa la poitrine du plat de la main.

— Tout à l'heure, j'étais chaud, non ?

Danielle lui tapota la main avec un sourire engageant.

— Tu as été parfait, comme d'habitude.

Bertrand, se penchant par-dessus la table, apostropha Carine qui avait écouté l'échange avec intérêt :

— Et toi, Carine ? Ta nouvelle vie d'étudiante ? La fac d'anglais ?

Il avait appris que la jeune fille avait emménagé ces jours-ci dans l'appartement de Philippe, rue des Cascades, vers Ménilmontant.

— Ça me plaît, répondit Carine. C'est un peu difficile de se remettre au travail après deux années à cagnarder, mais ça va. Le grand chef y veille !

Elle désigna du menton son amoureux qui, un verre de riesling à la main, s'était lancé avec Laurent Casanova dans une conversation sur l'ouverture des communistes à la culture. Ces derniers avaient changé leur fusil d'épaule. Après une quinzaine d'années de dénigrement de tout ce qui s'apparentait à un effort intellectuel – haro sur Virgile et Proust! –, leur état d'esprit avait évolué.

— Regarde un peu cette tablée, s'exclama Philippe, enthousiaste. Une chirurgienne-dentiste, un étudiant en médecine, un futur juriste. Carine est en fac d'anglais. Je prépare une thèse d'ethnologie...

Il désigna autour d'eux sept ou huit jeunes gens qui faisaient aussi des études.

— Le mouvement casquette et mains calleuses, c'est terminé. La révolution doit se faire avec toutes les bonnes volontés.

Ils trinquèrent. Une petite voix se fit alors entendre :

— On peut avoir les mains calleuses et la tête bien pleine. Ça n'empêche pas.

Tous se tournèrent vers la jeune fille qui avait bon appétit. Une tranche de pain en suspens dans la main, elle observait les convives avec un léger recul du cou qui témoignait de son indignation.

Danielle sourit et lui serra le poignet par-dessus la table.

— Bien sûr, Simone. Ils ne prétendent pas le contraire.

Elle pivota en direction du groupe :

— Pour ceux qui ne la connaissent pas encore, je vous présente Simone Giachetti. Elle m'aide à la rédaction de la revue. Je l'ai invitée à se joindre à nous ce soir pour la remercier. Son frère, Nino, est aussi d'un grand soutien pour le tractage. Il est cheminot au dépôt de La Chapelle. Pourquoi ton frère n'est-il pas venu, au fait, Simone ?

— Le samedi, il fait les bals, tu sais bien, répondit la jeune fille en rosissant.

Elle mima avec ses mains un soufflet d'accordéon que l'on écarte. Elle semblait intimidée par l'autorité naturelle, quoique bienveillante, de Danielle.

— La tête bien pleine, je ne dis pas ça pour moi, bien entendu, ajouta-t-elle à l'intention des autres en se penchant par-dessus son assiette.

Elle avait conscience d'avoir terni l'ambiance avec son intervention.

— En revanche, pour les mains...

Elle avait murmuré pour elle-même cette fois. Elle observa les callosités épaisses et jaunies à la jonction de chacun de ses doigts avec sa paume. Simone travaillait dans une entreprise de cartonnage implantée à Montreuil, où elle vivait avec sa famille. Son père, Mauro Giachetti, était une figure locale de la CGT.

Les conversations reprirent après quelques raclements de gorge gênés. La jeune fille se tourna timidement vers Bertrand. Elle hésitait à l'aborder. Il était l'orateur du jour, encore tout auréolé de son prestige.

— Vous, je vous ai vu au mois de septembre. Lors de la fête organisée par *L'Humanité*. Vous vous souvenez ? Au parc Montreux. Vous aviez parlé des Sudètes.

Bertrand esquissa un sourire. La voix de Simone était douce, un peu nasale, et tintait agréablement à son oreille.

— Tutoie-moi pour commencer, *camarade*.

Il insista sur le dernier mot. Simone rougit, ce qui colora joliment sa carnation mate. C'était une blonde du nord de l'Italie. Elle confirma un peu plus tard : sa famille venait de Vicence, une ville entre Vérone et Venise. Elle prononçait *Vicenza* mais n'avait aucun accent. Elle était arrivée en France bébé dans les

bagages de ses parents, avec son grand frère Nino. La famille, sympathisante communiste, avait dû prendre la fuite à cause des fascistes qui la harcelaient.

— Les Sudètes, répéta-t-il. C'était bien le moment d'en parler. Quand on voit ce que ça a donné, n'est-ce pas ?

La jeune Italienne hocha gravement la tête.

— C'est en septembre qu'il aurait fallu dire non à ce tyran. Et je le pense toujours. Papa dit qu'on aurait pu écraser les Allemands.

Elle avait des yeux bruns, presque noirs. Couleur café. Ses sourcils et ses cils étaient bruns eux aussi. Le contraste avec les chauds reflets blonds de ses cheveux était saisissant. Ses traits étaient communs mais sa bouche était rieuse et mobile. Amusant comme ses lèvres accrochaient le regard ! On ne voyait qu'elles. Deux petites chenilles sinueuses qui s'écartaient sur l'éclair blanc de sa dentition aux incisives légèrement penchées en arrière.

Bertrand s'appuya sur ses avant-bras et se clarifia la voix. Elle devint velours.

— Vaste question ! Mais on peut en reparler. Tu fais quelque chose demain après-midi ?

2

Schwedeneck, Allemagne du Nord, fin novembre 1938

LE SABLE céda sous les pieds de Pauline et coula fluide comme de l'eau. Elle se sentit tomber et poussa un cri. Hans, au pied de la dune, s'esclaffa.

— Laisse-toi rouler ! Comme un tonneau.

Elle ronchonna entre ses dents. La comparaison était peu flatteuse.

— Et j'aurai du sable plein les cheveux. Avec ton chauffe-eau qui marche quand il veut...

— Madame aime son petit confort, à ce que je vois, la taquina Hans en mettant la main en porte-voix.

Pauline se redressa tant bien que mal et reprit sa progression en s'accrochant aux touffes d'herbe coupante qui ponctuaient le relief. Son regard se porta sur l'horizon. Devant elle, c'était la Baltique, dont les vagues charriaient des crêtes d'écume d'un blanc neigeux. Un œil non exercé aurait pu croire à de la glace. La mer semblait proche. En réalité, elle était lointaine. Pour l'atteindre, il aurait été nécessaire de marcher une bonne heure en s'enfonçant jusqu'aux mollets dans la blondeur cendrée de la plage.

Sur les derniers mètres, la pente de la dune était si forte que la jeune femme fut entraînée par son élan. Son mari ouvrit

les bras pour la réceptionner. Il la serra contre lui. Son visage d'homme bien portant était marbré de rouge sous la gifle du vent glacial. Quand il se pencha sur elle, elle sentit la fraîcheur de sa peau avant même qu'il l'ait touchée.

— Assez pour aujourd'hui ?

Pauline se contenta de hocher la tête et se nicha contre lui en frissonnant. Une rafale plus forte que la précédente la fit vaciller. Hans s'assura que son bonnet lui couvrait bien les oreilles et que son écharpe était correctement nouée.

— Je ne garantis plus rien de ma sécurité personnelle si je dois annoncer à ta mère que tes oreilles sont tombées toutes seules à cause du froid, chuchota-t-il contre sa joue.

Pauline soupira. Même à huit cents kilomètres de là, Adélaïde, sa mère, restait intrusive. Appels intempestifs sur le vieux coucou du bureau qui ne marchait qu'une fois sur deux. Courriers en rafale. À cause des anomalies d'expédition entre pays, Pauline avait reçu trois lettres le même jour.

Papa t'embrasse.

D'accord, son père l'embrassait mais ils n'avaient eu aucun autre contact. Il ne lui avait pas encore parlé au téléphone. Il n'avait pas ajouté un petit mot de sa main dans les lettres de sa femme. Pourtant elle était sa fille unique. Autrefois, il l'appelait sa petite chérie, sa canaille. Puis elle l'avait déçu en se jetant dans les bras de Hans. Il avait tenté de surmonter son amertume quand il s'était rendu compte que son futur gendre était quelqu'un de très convenable mais on lui avait forcé la main et Victor Kermadec détestait ne pas maîtriser les événements. C'était un homme orgueilleux.

À l'évocation de sa mère et par extension de son père, quelque chose dut s'émouvoir en elle. Un mélange de lassitude et de tristesse que Hans détecta facilement.

— Rentrons, fit-il.

Il la prit par les épaules.

Ils marchèrent un moment en silence. Le grondement des vagues et les criaillements des mouettes remplissaient le vide pour eux. Le chemin, ponctué de piquets blanchis semblables à des ossements, serpentait sous leurs pas. Il fallait une vingtaine de minutes pour rejoindre la vieille maison Haguenu.

— Est-ce que tu as reçu des nouvelles de tes amies ? De Nathalie ?

Ils avaient passé la crête de la dune et se trouvaient dans un vallon tapissé de seigles de mer. Désormais, on s'entendait mieux.

— De Nathalie seulement, répondit Pauline. Mais ça ne fait pas très longtemps que je suis en Allemagne. Je devrais bientôt recevoir du courrier des autres.

— Et que dit-elle ?

— Tu sais, Nathalie n'a jamais vraiment écrit de longues lettres mais, pour le coup, celle-ci ne raconte pas grand-chose. Elle me parle surtout de ses sorties avec les filles. Très peu de son fiancé. Le mariage est prévu pour mai de l'année prochaine. Elle aimerait que nous puissions y assister bien entendu. Elle s'entend un peu mieux avec sa future belle-mère.

Hans jeta un coup d'œil affûté à sa femme. Elle faisait la moue et semblait déçue de n'avoir reçu que des nouvelles formelles de sa meilleure amie.

Lui-même s'efforça de ne rien laisser filtrer de l'impression que lui avait laissée Nathalie. Il ne l'avait rencontrée qu'une fois, car elle avait été le témoin de Pauline. Mais durant les longs mois précédant leur mariage où ils s'étaient écrit, Pauline et lui, Nathalie de Tresnel avait souvent été mentionnée.

— Elle te plaira, tu verras. Tu l'adoreras. Tout le monde aime Nathalie.

Pour sa part, Hans avait jugé qu'elle avait un ascendant indiscutable sur Pauline. Et un toupet phénoménal. Manifestement, il ne ferait jamais partie de « tout ce monde qui aimait Nathalie » et ne s'en plaignait pas.

La pente de la dune remontait raide désormais. Ils tirèrent sur les muscles de leurs jambes. La maison Haguenau entra enfin dans leur champ de vision. Elle était plantée au milieu d'une prairie jaunie, desséchée par les embruns. C'était d'un négligé sauvage, émaillé de saules grêles et de touffes de graminées d'un vert soutenu. Il y avait aussi des hêtres plus fournis à la lisière de la propriété, et quelques sapins incongrus, essai d'acclimatation malheureux.

Les bâtiments, placés aux angles d'un rectangle presque parfait, étaient faits de briques montées en arêtes de poisson. L'humidité de la Baltique avait recouvert de salpêtre leurs soubassements. Il y avait des remises, des écuries inoccupées en mauvais état, une loge de gardien située près du portail d'entrée et l'habitation principale qui n'était pas aussi grande à l'intérieur qu'elle le paraissait vue de dehors : il y avait beaucoup d'espace perdu en couloirs interminables et en renforcements sans destination.

Un porche à colonnes donnait à l'ensemble un air anglais. Le toit était long, pentu, avec des arêtes cassées. Un lierre envahissant partait à l'assaut des corniches. Ces abcès attiraient le regard et conféraient du charme.

— Je pourrais aimer cette maison, avait murmuré Pauline à Hans quelques jours après son arrivée. Y vivre pour toujours.

C'était à cause de la proximité de la mer. Enfant, Pauline avait régulièrement séjourné dans la maison familiale des

Kermadec, en Bretagne, une longère en granit sans confort où elle enfermait, en claquant la porte, des souvenirs qu'elle retrouvait l'été suivant comme autant de bouffées de nostalgie.

— Malgré le fantôme de mon père ? s'était moqué Hans.

Mais il lui avait serré la main d'une pression pleine de gratitude. Lui aussi aimait cette maison car c'était la présence de sa mère qu'il y respirait d'abord. Pour cela, il fallait faire abstraction du paquet de cicatrices et de souvenirs pénibles que la bâtisse trimballait.

Pauline se représentait très bien le petit Hans et sa mère, Elena, dont il était le fils unique adoré, tous deux soumis à l'autorité sévère de Rodolf von Hagenau. Elle se figurait aussi ce père et ce mari austère. Il était enterré au cimetière du village dans un caveau de famille pompeux. Hans l'y avait emmenée.

— Je me suis assuré qu'on lui a bien planté un pieu dans le cœur, lui avait-il dit sur le ton de la plaisanterie.

Mais Pauline avait senti ce qu'il y avait de colère et de rancune contre son père dans ces mots.

Hans avait pris la décision de ne chauffer, par économie, que deux pièces du rez-de-chaussée : un salon et la cuisine ainsi qu'une chambre à l'étage. Le reste avait été maintenu dans le froid, parfois même dans le noir, volets clos sur une fraîcheur humide qui sentait la terre et sur les silhouettes fantomatiques des meubles recouverts de draps.

Il y avait un chauffage central quelque part dans les profondeurs de la cave mais il dysfonctionnait cruellement malgré les soins constants de Heino, le gardien et l'homme à tout faire de la propriété. Dans le hall d'entrée, ils le croisèrent qui venait de déposer une provision de bûches devant la cheminée du salon.

Quel âge pouvait-il avoir, ce Heino ? Difficile de juger car l'air vif du pays lui avait littéralement tanné le visage. On aurait

dit un masque de cuir. Cheveux gris, encore fournis, qui avaient dû être blonds. Silhouette sèche, nerveuse, bizarrement athlétique. Il était grand. Sans doute avait-il été beau.

— Le chauffe-eau fonctionne, dit-il sur un ton lapidaire en dévisageant brièvement la jeune épouse de son patron. Je l'ai réparé.

Il ne m'aime pas, se dit Pauline. Elle avait surpris à plusieurs reprises son regard hostile posé sur elle. En revanche, quelque chose s'effondrait dans les yeux du vieil homme dès qu'il les posait sur Hans. *Lui, il l'aime. De façon inconditionnelle. Comme un chien aime son maître.*

Il avait accueilli Hans et Pauline à la gare de Lübeck quelques jours plus tôt, à la tombée de la nuit, et les avait embarqués dans une vieille fourgonnette qui manquait de rendre l'âme à chaque accélération. Pas un mot, tout juste un clignement d'yeux presque imperceptible sous la visière de sa casquette. La jeune femme avait clairement eu l'impression d'être une intruse. Hans, au contraire, était ravi et lui tapait l'épaule affectueusement.

— Tout est prêt, avait grogné le vieil homme, anticipant la rafale de questions. C'est chauffé. Nettoyé. Il y a de la nourriture. Hanke passera trois fois par semaine pour le ménage et les courses. Je me suis arrangé avec le chef de gare pour vos malles.

Son allemand était âpre, rauque. Il parlait vite. Volontairement ? Pauline n'avait pas compris un mot sur deux. Pourtant, pour avoir été immergée la tête la première dans le grand bain, elle avait accompli des progrès fulgurants en l'espace de dix jours. La conversation avait été difficile à suivre à cause de son accent syncopé. Il était surtout question des émeutes qui s'étaient allumées dans toute l'Allemagne et des exactions commises contre les biens des Juifs.

— Ici, c'est tranquille, avait grogné le vieux. Ailleurs...

Il avait levé une main qui ne révélait rien de ce qu'il pouvait en penser puis l'avait laissée retomber.

La jeune femme frissonna. Elle était impatiente de se réchauffer dans un bon bain chaud. Ses doigts étaient glacés. Et ceux de Hans, contre les siens, n'étaient pas loin de ressembler à des bâtons prêts de se briser.

Elle monta en grelottant dans leur chambre. À la gauche du palier, quelque part dans les profondeurs ténébreuses, il y avait une porte qui s'ouvrait sur la chambre d'Elena. Hans l'y avait amenée. Il avait volontairement évité celle de son père mais Pauline, mue par la curiosité, avait une fois entrebâillé la porte. Un parfum entêtant de bois de santal avait assailli ses narines. Comme une bête aux aguets, il avait jailli de la pénombre. Pauline n'avait pas poussé plus loin l'exploration et comprenait pourquoi Hans affectionnait la bergamote, légère et solaire.

Elle se dépouilla de ses vêtements tandis que l'eau coulait dans la baignoire en crachotant. Hans l'avait suivie dans la pièce et se débarrassait de son vieux loden feutré puis de son pull.

— Quel temps affreux aujourd'hui ! On n'est pas mieux loti à Berlin. Il gèle déjà. Kurt m'a téléphoné ce matin.

Kurt Fest était l'associé de Hans. Ils avaient repris une maison d'édition hambourgeoise sur le déclin et venaient de délocaliser leur entreprise dans la capitale allemande.

Une moitié du corps de Hans apparut dans l'encadrement de la porte. Il observa un moment Pauline qui tournait en rond en soutien-gorge et en culotte. Elle hésitait à achever son déshabillage maintenant que son mari la regardait. Elle se donna une contenance en tripotant une brosse puis son pot de Nivea. Elle gardait dans leur quotidien des pudeurs de jeune fille, ce qui déclenchait l'amusement de Hans qui

accentuait à dessein sa décontraction à l'égard des choses du corps et du sexe.

Pauline avait mis du temps à s'habituer à cette intimité terriblement intrusive que son mari réclamait à tout bout de champ. Il fallait le reconnaître, les hommes étaient mieux équipés mentalement pour entrer dans le vif du sujet. Pauline, par timidité, n'osait jamais faire le premier pas, sauf, bien sûr, si l'on considérait que le fait de s'être jetée à la tête de Hans dans son hôtel à Paris en octobre dernier et d'avoir déclenché la tempête dans sa famille avait été un premier pas.

Si je ne tombe pas enceinte rapidement avec toutes ces parties de jambes en l'air, se disait-elle souvent. Hans était un époux singulièrement peu disert sur le sujet de leur avenir commun. Ils n'avaient pas encore abordé la question de savoir s'ils souhaitaient fonder une famille. De toute évidence, cela se ferait tout seul. Laisser faire et voir venir. *Ce n'est pas forcément une mauvaise façon de considérer la vie de couple*, avait conclu Pauline, philosophe. Le fait était que la nausée ressentie le soir des noces, après la réception, ne s'était pas reproduite. *Je devais être fatiguée et anxieuse à l'idée de quitter la France.*

Hans pénétra dans la salle de bains, précédé de son parfum citronné.

— Ce serait peut-être bien qu'on rentre à Berlin un peu plus tôt que prévu. Kurt est débordé. Il ne me l'a pas dit dans ces termes-là mais j'ai senti qu'il y avait une certaine urgence à écourter notre lune de miel. C'est embêtant ?

Pauline fit non de la tête. S'il fallait rentrer pour le travail de Hans, elle n'avait rien à dire. Elle était d'accord. Puis ils reviendraient à Schwedeneck à une autre occasion. C'était chez eux. *Chez moi.* Elle avait déjà réfléchi aux transformations qu'elle souhaitait faire dans les pièces du rez-de-chaussée.

Nous reviendrons en été. La lumière sera différente. J'aurai les idées plus claires. Hans sera plus détendu. L'implantation de sa maison d'édition à Berlin doit être source de gros tracas. Je dois me montrer compréhensive...

Elle le surprenait souvent à s'isoler dans son bureau pour téléphoner ou vaquer à ses affaires. Du moins le supposait-elle car elle ne cherchait pas à le déranger. Elle le sentait préoccupé. Sur certains aspects, son mari était un peu mystérieux et l'intimidait. C'était dans ces moments-là que leur différence d'âge se faisait le plus sentir.

Une fois, une seule, elle s'en souvenait, elle lui avait apporté du thé sans lui demander son avis. Le bureau n'étant pas chauffé, elle s'en était inquiétée pour lui.

— Veux-tu que je laisse la porte du salon ouverte pour que la chaleur entre ?

Il avait relevé la tête du manuscrit qu'il lisait et paru prodigieusement agacé.

— Ferme cette porte. J'ai besoin de calme pour travailler, Pauline.

À un autre moment, il avait emprunté la fourgonnette de Heino et s'était absenté sans un mot. Il était revenu soucieux. Ils avaient échangé un regard.

— Tu es allé à Lübeck, n'est-ce pas ?

Et il ne l'y avait pas emmenée. Pauline avait remarqué que, depuis qu'ils étaient entrés sur le sol allemand, il essayait de la protéger à tout prix de tout ce qui aurait pu heurter son regard. Il anticipait les initiatives de la jeune femme, parlait à sa place, avait lui-même tendu leurs papiers aux douaniers, au moment du passage de la frontière.

Au soir de leur arrivée, depuis la gare centrale, Pauline n'avait pas aperçu grand-chose de Lübeck — une architecture

de brique ouvragée, des clochetons délicats en pagaille, une forêt de flèches — et elle aurait apprécié d'y retourner avec son mari mais l'immense pogrom qui venait de secouer l'Allemagne était encore trop frais dans les esprits.

— Qu'est-ce que tu y as vu ? avait-elle insisté, se refusant pour le moment à résumer son pays d'accueil à la scène glaçante à laquelle elle avait assisté en juillet dernier, à Berlin, et au déchaînement de violence qui avait eu lieu dans la nuit du neuf au dix novembre.

Hans lui avait adressé un regard réticent.

— La synagogue a été pillée et endommagée, mais pas brûlée.

— Et... les Juifs ?

— Beaucoup de saccages, comme tu peux t'y attendre, mais le ménage a déjà été fait. J'ai entendu parler de tabassages.

— Que disent les habitants ?

— Il y en a quelques-uns pour se réjouir mais pas tant que ça. Beaucoup pensent que nous allons finir par ressembler à des boyards russes si nous nous mettons à allumer des pogroms à droite et à gauche. Les gens sont choqués et mettent tout sur le dos de Goebbels. Nous n'aimons pas le désordre en Allemagne.

Et il avait murmuré pour lui-même :

— Quoi qu'il en soit, Hitler en ressort blanc comme neige...

Pauline sentit les mains glacées de son mari sur ses épaules dénudées :

— Pauline ! Tu rêves debout. Glisse-toi dans l'eau.

Il se déshabilla à son tour.

— Ton bain va refroidir. Ne le vide pas surtout. Je prendrai la suite...

Il alla s'allonger sur le lit en attendant. Quelques secondes plus tard, la jeune femme perçut un léger ronflement. Il s'était

assoupi. Elle sourit tandis que l'eau brûlante enveloppait ses membres. En se mariant, après les galipettes impromptues, elle avait découvert une deuxième constante qui semblait propre aux hommes : ils s'endormaient partout en l'espace d'une minute.

